

A bord de Patchouli en juillet 2016 pour une croisière de trois semaines autour de la Corse
Ma première expérience dans un voilier habitable

Ce qui m'a plu d'emblée, c'est l'accueil cordial des équipiers. Puis l'aspect du bateau : il a été construit dans les années 80, il n'y a pas beaucoup de plastique à bord. Les aménagements sont en bois, on est loin de la frime étincelante des catamarans d'aujourd'hui. Le long du banc-couette du carré, une étagère sculptée pleine de livres de marins, de récits de voyages, de dictionnaires. La table du carré est en bois marqueté, ornée de deux poissons. Pas de porte entre les différents espaces. Pour conserver les aliments au frais, une glacière électrique qui ne marche que dans les ports. La douche, un pulvérisateur comme pour traiter les pommiers. Comme Jean-Pierre, le propriétaire-capitaine, est un as de l'informatique et de l'instrumentation, Patchouli est équipé d'ordis, gps, radio vhf, détecteurs en tous genres (sonde de profondeur, vitesse du vent, déplacement de l'ancre ...) Jean-Pierre a construit son bateau et l'entretient minutieusement. Le pilote automatique, c'est Paulo, une sorte de bras électrique qui déplace la barre du safran quand les équipiers ne veulent pas s'en occuper.

Patchouli est dans le port de Calvi le jour de mon arrivée. Après une baignade, un dîner et un concert, je considère que la vie de plaisancier est bien agréable, et je m'endors bercée par les légers mouvements du bateau.

Le lendemain, départ pour la Scandola dont nous pouvons admirer les rochers puisque nous filons 5 nœuds toute la journée le long de cette réserve naturelle. J'apprends à lire la vitesse du bateau et la direction sur les différents cadrans, je découvre les différents éléments du gréement, la physiologie du vent et de l'eau, je suis séduite par tous les nouveaux bruits du voyage et surtout par le calme (entre les manœuvres), la lumière, les oiseaux qui nous accompagnent, la sérénité du voyage qui nous permet de bavarder entre les membres de l'équipage. Malgré cela, barrer me semble très technique, c'est une affaire de précision – au degré près dans le cap, suivant la carte – qui tient compte du vent – changeant – dans les voiles et de la hauteur des vagues. Je lis mal le vent, manœuvrer me fait peur. Je cherche à me rendre utile autrement.

Nous sommes ensuite bloqués deux jours dans le petit port de Girolata car le vent est trop fort. Il s'agit alors de vivre à bord à l'arrêt (sans plage dans la proximité immédiate, sans sanitaires au village) et de consulter la météo marine deux fois par jour. Heureusement, la côte nous propose de belles randonnées à pied, le maquis est magnifique, les lauriers-roses parfumés, et il y a une épicerie et un café devant le port. Nous discutons, nous jouons, nous faisons des photos. Les tâches quotidiennes, assurées à tour de rôle sur le bateau, nous occupent tranquillement. Elles sont très codées car tout doit être à sa place pour être trouvé rapidement par l'équipage et pour ne pas être chahuté s'il y a du roulis. Les membres de l'équipage m'expliquent les consignes de la vie à bord, les trucs et astuces de Patchouli, racontent leurs précédents voyages, s'abîment dans la contemplation du paysage, écoutent de la musique : nous sommes sur une petite planète à part. Le matin, le pont du bateau est inondé d'humidité, je sors de ma couette au lever du soleil pour m'imprégner de sensations nouvelles et de la beauté du lieu, j'oublie ma vie « sur le continent » et le stress de la ville. Loin de tout ce qui paraît inutile ou dérisoire, je suis face aux quatre éléments : la mer, le soleil, la pierre, l'azur.

Jeudi c'est départ obligé pour Ajaccio car l'avion de Sandrine part le lendemain. Il faut prendre deux ris, naviguer par vent arrière force 7 avec de la houle : je chante avec Sandrine pour éviter le mal de mer. Pas de déjeuner à bord aujourd'hui, le bateau gîte trop. Les sept heures de traversée dans ces conditions sont inoubliables : la mer est violet foncé et couverte d'écume, les couleurs très contrastées, le vent siffle, nous montons sur les vagues comme un cheval au galop, nous sommes malmenés mais c'est magnifique. Philippe est ravi : « Ca, c'est de la navigation ! » Le paysage a défilé très vite et nous avons toujours gardé l'œil sur les montagnes corses, à bâbord. A l'arrivée d'un paquet d'eau de mer sur le tribord de Patchouli, j'entends que Jean-Pierre n'aime pas se faire doucher par les vagues, il préfère des conditions un peu plus calmes. Le vent a faibli quand nous avons passé les Sanguinaires et découvert Ajaccio. Le petit port Tino-Rossi est complet, nous appelons la capitainerie du port Charles-Ornano qui nous attribue une place : je découvre les rites d'une entrée dans un port, le langage approprié, les règles de sécurité. L'annexe sera sollicitée pour aller chercher Marc, le nouvel équipier, frère de Jean-Pierre. L'escale nous laisse le temps d'une balade à Ajaccio, des photos dans la cour du musée Fesch, un ravitaillement et un dîner devant le vieux port.

Les jours suivants, la météo est favorable. Patchouli fait des sauts de puce de mouillages forains en petits ports, toujours cap au sud puis vers Porto Vecchio, ponctués de randonnées, visites, restos, baignades, moments de guitare au clair de lune, lecture... toujours près de la côte pour admirer les sites dans le maquis odorant, découvrir de petites criques et des chaos de granit rose, gris, acérés ou polis et usés par le vent, disposés au gré de l'histoire en rangs ou en fouillis, toujours étonnants et très harmonieux. On les photographie et j'ai envie de les reproduire à l'encre de Chine, une fois revenue à la maison. J'ai devant les

yeux tant de charmants paysages et je vis des expériences si nouvelles que je me sens dotée d'une acuité plus aigüe ; tout me paraît digne d'être raconté, peint ou dessiné.

Porto Pollo, Tizzano, Sant-Amanza, Rondinara, Figari, San Ciprianu : des noms qui font rêver, des anses accueillantes, des occasions de baignades bienvenues car la sédentarité commence à me donner des fourmis dans les jambes. Je délaisse l'annexe pour nager du bateau à la plage dès que l'occasion se présente. Même sous une petite pluie fine qui commençait à nous agacer dans un port du nord de la Sardaigne.

Je mesure la sobriété du mode de vie adopté sur le bateau : trois litres d'eau pour se doucher, un demi-verre d'eau pour se laver les dents, trois vêtements légers pour trois semaines, vingt mètres carrés d'espace pour quatre personnes, nettoyage du pont à l'eau de mer ... on se sent très léger à bord de Patchouli ! Pour parfaire le tableau, j'aurais apprécié de pêcher un peu de poisson, mais malgré trois tentatives je n'ai rien attrapé au bout de mon fil de traîne, et le dernier jour la ligne a cassé, mes espoirs de cuisiner du thon sont partis avec les hameçons.

Sobriété ? Pas tout à fait, puisque nous avons pris le temps de déguster des spécialités corses et sardes, des glaces en quantité, de petits « coqueu-tels » inventés par Marc, et du rhum des Antilles offert par le cousin de Marc et Jean-Pierre, rencontré à Bonifacio le temps d'une soirée. A la santé de Patchouli !

Et un grand merci à son capitaine qui m'a permis cette expérience inoubliable !